

savait pas ce que c'était de mourir de faim. Aujourd'hui elle le sait. Nous n'en citerons comme preuve que l'émigration. Chaque année deux cent cinquante mille Italiens quittent le jardin de l'Europe pour s'en aller gagner ailleurs leur pain quotidien. Beaucoup vendent leurs sueurs aux Français, aux Allemands, aux Grecs, aux Bulgares, aux Tunisiens. Ce sont les plus fortunés, car ils peuvent retourner jouir près de lieux aimés du fruit de leurs travaux. Mais le plus grand nombre passent l'océan et ne rêvent même pas de revenir en leur pays. Pourquoi partent-ils ? Parce qu'ils ne peuvent vivre chez eux : et ils le disent à bouche ouverte ; ne le diraient-ils pas qu'on le devinerait à leur maigreur et à leur dénuement. Cet exode s'élève chaque année à plus de cent mille personnes.

Après l'Angleterre, qui envoie ses émigrants dans ses colonies, l'Italie vient au premier rang parmi les nations européennes.

On avait promis que l'Italie, une fois libre, deviendrait l'entrepôt du monde entier. Sa situation géographique s'y prête. Qu'en est-il ? Son exportation n'a pas augmenté et son importation n'a pas diminué. Sans entrer dans des détails de statistiques, signalons avec Bodio ce fait important, que le commerce international de l'Italie a diminué en 1886 et 1889, pendant que celui de l'Angleterre, de la France et de la Suisse n'a cessé d'augmenter. Comme effet, pendant que la France accroît chaque année sa fortune publique de trois mille millions de francs ; l'Angleterre, de trois mille sept cent cinquante millions ; la Prusse, de deux mille soixante-dix millions, l'Italie ne l'augmente que de six cent cinquante millions, dont trois cent millions sont perdus pour le trésor public.

L'agriculture italienne souffre étrangement de la rupture commerciale avec la France. Un moment, les Italiens prussophiles ont cru que l'Autriche et l'Allemagne, leurs alliées, sauraient compenser les pertes. Que disent-ils maintenant que l'Allemagne a mis un droit de vingt-cinq francs sur chaque hectolitre de vin ? L'agriculture dépérit, parce qu'elle ne rapporte pas assez, parce qu'elle est grevée d'impôts et qu'elle ne peut soutenir la concurrence avec les produits étrangers.

Aussi les fonds se sont-ils écoulés dans un autre canal. Y ont-ils été plus fertiles ? D'après Carlo Bonis, vingt-trois sociétés ont fait perdre en quatre ans six cent neuf millions, et les valeurs italiennes ont subi partout une baisse telle que, selon Bodio, la richesse privée d'Italie a diminué de cinq milliards de 1887 à 1889 : une perte de cinq milliards en deux ans ! Comment s'étonner alors des faillites nombreuses et de la misère dont le peuple souffre et gémit ?

La principale cause de cette misère, ce sont les impôts que l'on extorque des Italiens. "Le mot *citoyen*, écrivait Guido Nobili au roi Humbert, s'est changé en celui de *contribuable*, et la vie quotidienne de tout bon citoyen se répartit entre les trois fonctions de *dénoncer*, *payer* et *appeler*." Chaque Allemand paie, en moyenne, vingt-huit francs par an à l'État ; chaque Autrichien, trente-et-un ; chaque Italien, quarante-quatre, un peu plus que chaque Français, quand cependant sa fortune moyenne est des trois quarts moindre.

Et où va cet argent ? Aux forces militaires et navales de l'Italie et à la construction des chemins de fer ; et

tout cela, pour faire partie de la triple alliance, ou mieux, pour garder Rome. Comme la France doit sourire des bravades italiennes, quand elle ouvre ses registres et y lit un emprunt de deux milliards six cent millions de francs au nom de l'Italie ! Comme la révolution doit se frotter les mains de contentement en voyant son œuvre de destruction si complète ! Payez, Italiens ! faites-vous corvéables à merci ! mais soyez libres de cette licence qui tue et ne ressuscite jamais !

VECCHIO.

LES GRANDS SINGES.

(UNIVERSUM, NORTH AMERICAN REVIEW.)

Les sous-officiers et les soldats de l'armée des singes se rencontrent chaque jour parmi nous, mais l'état-major nous est à peu près inconnu. Il n'est pas de village en Europe qui n'ait assisté aux exercices militaires qu'un petit magot habillé en général anglais exécute sur un orgue de Barbarie ; il n'est pas de cirque de province qui n'ait son écuyer quadrumane ; il n'est pas de jardin zoologique de chef-lieu de département où l'on ne trouve une grande cage remplie de guenons, de macaques, de saïous et de babouins dont les grimaces et les gambades sont une distraction pour les personnes de tout âge et font crépiter les éclats de rire des enfants. En revanche, le public ne connaît guère que de nom les orangs-outangs, les chimpanzés et les gorilles.

Ce n'est pas que l'homme manifeste de l'indifférence pour ces cousins éloignés qui ont préféré la vie dans les bois aux prétendus bienfaits de la civilisation. Bien au contraire, chaque fois qu'un représentant de l'une des trois principales familles de l'aristocratie simienne arrive à Paris, à Londres ou à Berlin, les incidents de son voyage sont racontés dans les journaux. Les menus de ses repas sont enregistrés matin et soir, l'heure de son réveil est notée avec une exactitude rigoureuse, ses procédés envers ses gardiens ou ses compagnons de captivité sont recueillis par les Dangeaux de la zoologie européenne, et des milliers de visiteurs viennent contempler le grand anthropoïde dont le visage s'éclaire de loin en loin d'un reflet humain.

Le dénouement de cette aventure n'est que trop facile à prévoir : au bout de trois mois, le malheureux singe qu'un caprice du hasard a transporté sur les bords de la Seine, de la Sprée ou de la Tamise est emporté par la phthisie.

C'est le destin : les orangs-outangs, les chimpanzés et les gorilles ne résistent pas aux climats du nord. Quand ils sont capables de se défendre, ils préfèrent la mort à la captivité et on ne peut les prendre vivants que pendant leur première enfance. Transportés en Europe, ils succombent avant d'arriver à l'état adulte, c'est-à-dire à la période de la vie où ils seraient le plus intéressants à étudier. Pour connaître à fond les mœurs, le caractère de ces animaux, il faudrait se rendre dans leur patrie. Sans doute les projets de M. Richard Garner n'étaient pas faciles à mettre en pratique, mais ils auraient peut-être mérité quelques encouragements.

UN ARSENAL DE LINGUISTIQUE.

Il ne suffisait pas à la gloire du savant professeur d'avoir découvert quatre ou cinq mots du dialecte en usage parmi les petits singes de l'espèce des capucins : son rêve était de se transporter dans les forêts de l'Afri-